PRÉCIS

DES

OPÉRATIONS MILITAIRES

DE

L'ARMÉE D'ITALIE,

Depuis le 21 ventôse jusqu'au 7 floréal de l'an 7.

PAR LE GENÉRAL SCHERER.

A PARIS,
Chez DENTU, Imp.-Lib., Palais-Egalité, galeries de bois, n.o 240.

AN VII.

PRÉCIS

Des Opérations militaires de l'Armée d'Italie, depuis le 21 ventôse jusqu'au 7 floréal de l'an 7.

Par le Général SCHERER.

MALHEUR à l'homme en place, qui dans sa carrière politique et militaire n'a pas toujours des chances heureuses, s'il a sur-tout des ennemis tout prêts à saisir l'instant de le calomnier! S'il fait des fautes, elles sont exagérées au centuple; s'il a des succès incomplets, ils sont transformés en revers, et ses intentions les plus pures sont des actes d'ineptie ou de trahison.

Cependant si sa conscience l'absout, c'est toujours à regret qu'il prend la

plume pour publier sa justification ; mais alors son silence accrédite les bruits les plus absurdes ; la malignité le tourne perfidement contre lui, et la crédulité y trouve le motif de justifier l'opinion mensongère qu'elle a conçue aveuglément : car *l'opinion publique se forme à crédit*, *et on croit sur parole.* Le voilà donc forcé d'entrer en lice ; il est obligé de se justifier, s'il ne veut rester écrasé sous le poids des inculpations les plus absurdes et les plus fausses. Telle est ma situation.

Comme ministre, j'ai répondu par la publication de mon compte rendu de l'an 6 et de l'an 7. Ces comptes sont basés sur des pièces authentiques, elles sont déposées dans les bureaux de la guerre.

A présent c'est au Général à prouver qu'il a rempli ses devoirs : la tâche ne devient ici plus difficile que parce qu'il faut parler de soi ; cependant il faut bien dire ce qu'on a fait, si l'on veut

empêcher le vulgaire de croire à ce qu'on n'a pas fait.

En quittant le ministère, j'acceptai pour la troisième fois le commandement en chef de l'armée d'Italie, et il faut le dire, j'acceptai ce commandement sur le refus qu'en firent quelques Généraux à qui il fut offert. Cet acte de dévouement étoit peu commun, il aura, je le prédis, peu d'imitateurs; car je ne pouvois douter que la calomnie, l'intrigue et la basse jalousie n'eussent passé les Alpes avant moi, pour aller distiller leurs poisons dans l'armée.

Je ne me dissimulai pas non plus la défaveur qui accompagne un ministre redevenu général en chef: j'avois froissé trop d'intérêts particuliers comme chef constitutionnel de l'armée, pour ne pas rencontrer des hommes que les devoirs de ma place m'avoient forcé de contenir. Je partis donc avec le sentiment d'un honorable dévouement : en vain mes amis, mieux instruits que moi, vou-

lurent-ils me dissuader d'accepter ce poste périlleux, j'obéis sans conditions aux vœux du Gouvernement.

Mais cet homme que le Gouvernement envoyoit prendre le commandement de deux armées, étoit-il donc sans réputation militaire? Etoit-il étranger à la victoire? Son bouclier n'étoit-il donc chargé d'aucune de ces inscriptions honorables, récompense la plus flatteuse du soldat français? Je déroule le tableau majestueux de la gloire des armées françaises; j'y retrouve cependant mon nom parmi celui des guerriers, fondateurs de la gloire de nos armes. Là, deux batailles gagnées sur les bords de la Sambre, Mons et le Mont-Palisel emportés d'assaut quelques jours après, attestent la part que j'eus à ces succès.

Ici, quatre forteresses françaises, l'espoir de nos ennemis, leur avoient coûté un an de travaux et des flots de sang. Le comité de Salut public m'ordonne de les reconquérir; elles tombent

dans six semaines sous la foudre républicaine. Bernadotte, Kleber, Desjardins, jadis mes compagnons d'armes, dites si j'étois digne alors de partager vos lauriers ! car c'est vous que j'appellerois en témoignage, s'il en étoit besoin.

Plus loin, sur les bords de l'Ourthe et de l'Ayvaille, une bataille sanglante décide du sort de la Belgique, et *Sprimont* me vit y conduire nos braves à la victoire.

Là, près de Dueren sur les bords de la Roëre, des retranchemens entassés sur des montagnes couvrent l'ennemi qui avoit fui des champs de Sprimont; j'y conduis nos soldats, l'ennemi y est attaqué, renversé et poursuivi jusqu'au-delà du Rhin. Jourdan, toi qui vainquis à Fleurus, dis si ces récits sont fidèles !

De l'autre côté des Pyrénées, sur les bords de la Fluvia, Dugommier me laisse en mourant une armée de héros, mais foible en nombre. J'y combats les Espagnols, et une poignée de braves

résiste pendant toute la campagne à plus de 60 mille hommes.

Le comité de Salut public m'ordonne d'accourir au sommet de l'Appennin : l'ennemi menaçoit, comme aujourd'hui, le midi de la France. Le 2 frimaire an 4, je conduis et je dirige la valeur des soldats de l'Italie et des Pyrénées. L'ennemi est précipité du haut de ses montagnes ; il est poursuivi dans les plaines de l'Italie, dont les portes s'ouvrent au bruit de cette victoire. Massena, Augereau, Joubert, vous que la victoire a tant de fois couronnés, dites si j'étois digne de vous commander ?

Comment donc, l'homme qui n'a jamais demandé de place, qui n'a jamais dû son avancement qu'à des actions d'éclat, a-t-il pu tomber tout-à-coup dans un prétendu mépris et dans un oubli de soi, lorsque naguère il a été appelé au poste de l'honneur.

Non, il ne s'est point rendu indigne du nom de soldat français : non, il n'a

point compromis l'honneur de son pays. Et quand il seroit vrai, qu'une armée sous mes ordres eût essuyé un revers, il seroit le premier qui auroit terni les lauriers dont je suis bien forcé de parler. Mais non, je n'ai point essuyé de défaites qui déshonorent les fastes des armes républicaines. Je vais raconter avec exactitude et vérité, et je vais prouver que dans le court intervalle de mon commandement, je n'ai rien fait qui puisse me ravir la portion de gloire que j'ai acquise par mes travaux précédens.

J'arrivai le 21 ventôse à Milan, j'y restai jusqu'au 30; j'employai ce tems à concerter avec le Directoire cisalpin, les mesures de son ressort, nécessaires à l'ouverture de la campagne, et à donner les ordres pour le rassemblement de l'armée.

Je trouvai l'armée active forte de 50,000 hommes, infanterie et cavalerie, tirés des bataillons de guerre et

des régimens de cavalerie français; plus, 10 à 11,000 hommes de troupes étrangères, piémontaise, polonaise, helvétique et cisalpine.

L'artillerie de campagne consistoit en 80 et quelques pièces de campagne de tout calibre ; mais il manquoit à cette arme près de 1,500 chevaux d'artillerie pour les transports (*).

Les places du Piémont et de la Cisalpine, étoient gardées par 23 bataillons de garnison français, très-foibles, et bien au-dessous du complet, puisqu'il manquoit plus de 24,000 conscrits aux armées d'Italie et de Naples: il y avoit en outre, quelques bataillons de garnison piémontais et cisalpins, avec les dépôts de cavalerie.

L'armée active se trouvant forte d'environ 61,000 hommes d'infanterie et de

(*) Les compagnies chargées de cette livraison avoient bien envoyé des chevaux, mais ils ne se trouvèrent point propres au service, il n'en fut reçu qu'une très-foible quantité.

cavalerie, il faut en déduire ce qui avoit été jugé nécessaire au maintien de la tranquillité publique dans le Piémont; 4 bataillons et 2 régimens de cavalerie composoient les forces disponibles dans cet état; ce petit corps pouvoit former environ, ci. . 5,000 hom.

cavalerie, il faut en déduire ce qui avoit été jugé nécessaire au maintien de la tranquillité publique dans le Piémont; 4 bataillons et 2 régimens de cavalerie composoient les forces disponibles dans cet état; ce petit corps pouvoit former environ, ci. .	5,000 hom.
Le corps de la Toscane, cavalerie et infanterie, étoit de	7,000
La division de la Valteline étoit de	6,000
Total.	18,000 hom.

D'après ce calcul, on voit qu'il restoit pour l'armée active, 43,000 hommes, infanterie et cavalerie, non compris l'artillerie et les sapeurs.

Pour être prêt à tout évènement, lorsque je recevrois l'ordre de commencer les hostilités, j'ordonnai le rassemblement de toutes ces forces dans le Mantouan.

Le Ferrarais et le Boulonnais ne me paroissant pas devoir être pour le mo-

ment le théâtre d'un grand rassemblement d'ennemis, à raison des terreins marécageux qui, dans cette saison, bordoient les deux rives du Pô, je n'y laissai pour sa défense que quelques bataillons de garnison français, un bataillon piémontais, et 150 chevaux.

Les montagnes du Brescian et du Bergamasque étant impraticables dans la saison, je laissai Brescia, Bergame et Peschiera, occupés par 4 bataillons de garnison; d'ailleurs la division de la Valteline, et une division de l'armée d'Helvétie, devoient garantir mon flanc gauche, et s'avancer sur Trente.

Toute l'armée se trouva rassemblée dans le Mantouan, dans les premiers jours de germinal. J'avois fait occuper la Toscane; cette conquête n'avoit pas demandé un coup de fusil; mais les troupes que j'y avois envoyées y restèrent; elles y étoient nécessaires pour contenir les nombreux partisans de l'Autriche.

Je partageai l'armée active en six divisions : cinq furent destinées à agir sur le front de l'ennemi ; la sixième, sous les ordres du général Serrurier, devoit, après le passage de l'Adige, se réunir à Trente avec la division de la Valteline, et une de celles de l'armée d'Helvétie; ces trois divisions réunies devoient agir sur le flanc droit de l'ennemi, dans les montagnes.

Le premier germinal, je me rendis à Mantoue ; le 2, je pris des renseignemens sur la position des ennemis; ce même jour je reçus du Directoire la déclaration de guerre à l'Empereur et au Grand Duc ; le 3, je fis la présentation du drapeau à l'armée; le 4, je rassemblai les Généraux, je leur donnai mes instructions, et remis à chacun d'eux le plan d'attaque générale; le 5, l'armée s'ébranla sur six colonnes, pour s'approcher de l'ennemi ; et le 6, à la pointe du jour, se livra la bataille de Pastringo.

L'activité que je mis dans mes préparatifs, prouve que je n'avois pas perdu un instant pour remplir mes devoirs et répondre aux intentions du Gouvernement.

Les ennemis avoient placé un gros corps de troupes entre l'Adige et le lac de Garde, sur les hauteurs de Pastringo; ils avoient couvert ces positions, déja très-fortes par elles-mêmes, de redoutes et de retranchemens garnis de canons: six bataillons, placés en avant-garde, tenoient le village de Bussolengo, et lioient la communication avec Véronne; l'ennemi avoit jeté deux ponts de bateaux en arrière de Pastringo, à 12 milles de Véronne; quelques mille hommes, avec du canon, garnissoient les hauteurs de la Cise, celles de Calmazin et d'Affy, ainsi sa droite touchoit au lac de Garde, et sa gauche s'appuyoit à l'Adige. Un corps de 20 à 25,000 hommes occupoit Véronne et ses environs; Legnago, et les postes placés en avant

et en arrière de cette place, étoient occupés par 10 à 12,000 hommes.

Telle étoit la position de l'ennemi.

Mon plan d'attaque fut bientôt décidé : je résolus de tenir l'ennemi en échec sur tout le front de l'Adige, depuis Véronne jusqu'à Legnago, et de détruire, s'il étoit possible, les troupes qu'il avoit placées entre l'Adige et le lac de Garde ; je jugeai qu'une attaque brusque et impétueuse sur son aile droite, ne lui donneroit pas le tems de venir à son secours.

Je partageai en conséquence l'armée en deux corps principaux : trois divisions aux ordres du général Moreau, furent chargées de masquer Véronne et Legnago, d'arrêter et de tenir en échec les secours qui, de ces places, pouvoient arriver à Pastringo par la rive droite de l'Adige, et je marchai avec les trois autres divisions, sur le camp retranché de l'ennemi.

Le 6 germinal, à la petite pointe

du jour, commença l'attaque. Les redoutes et le camp retranché furent emportés à la baïonnette, après quatre heures du combat le plus acharné ; tout ce qui ne put s'échapper fut pris ou tué : on s'empara de tout le canon de l'ennemi, et de ses deux ponts sur l'Adige. Le général Delmas, quoique blessé, continua à commander l'attaque ; le général Dalesme y fut grièvement blessé de deux coups de feu.

Le général Grenier, chargé de l'attaque de Bussolengo, emporta ce village l'épée à la main. Il marcha de suite sur la droite du camp de Pastringo, et aida la division Delmas à en chasser l'ennemi.

Pendant l'attaque du camp retranché, la division Serrurier balayoit les montagnes qui de la Cise remontent jusqu'à Rivoli et à la Coronna. Ce Général chassa tout ce qu'il rencontra d'ennemis devant lui, fit beaucoup de prisonniers et vint prendre sa position à Rivoli.

Tandis que la gauche de l'armée française obtenoit ces avantages brillans, les divisions de droite, aux ordres du général Moreau, combattoient l'ennemi, sorti de Véronne et de Legnago; les villages de St.-Massimo et de Ste.-Lucie avoient été pris dès la pointe du jour. L'ennemi fit sortir 20,000 hommes de Véronne pour les reprendre ; le village de St.-Massimo fut pris et repris sept fois ; les troupes françaises restèrent à la fin maîtresses du champ de bataille ; il étoit couvert de morts et de blessés autrichiens. Le général Moreau fit, dans cette occasion, 14 à 1500 prisonniers, et prit deux pièces de canon.

La division Montrichard, chargée de masquer Legnago, culbuta les troupes qui étoient sorties de cette place, et les poursuivit jusques sur ses glacis. L'ennemi ayant reçu, sur les 5 heures du soir, des renforts considérables, réattaqua les villages occupés par nos troupes ; l'on se battit avec acharnement. La

division Montrichard essuya quelques pertes; cependant elle conserva ses positions jusqu'à la nuit tombante; et ayant rempli son objet, elle se replia sur sa première position.

L'ennemi perdit dans cette journée près de 9,000 hommes, dont 4,500 prisonniers, 2 drapeaux, 12 pièces de canon, et ses deux ponts sur l'Adige. Les redoutes de Pastringo et le champ de bataille sous Véronne étoient jonchés de morts et de blessés autrichiens. Notre perte monta à 3,000 hommes tués ou blessés, parmi lesquels plusieurs officiers-généraux et particuliers.

Le succès de cette journée me fit concevoir les plus flatteuses espérances: j'avois lieu de croire qu'une division de l'armée d'Helvétie, réunie à celle de la Valteline, auroient marché sur mon flanc gauche, et seroient arrivées à Trente au moment où je livrois la bataille du 6 : les suites de cette bataille m'ayant donné deux ponts sur l'Adige,

la division Serrurier auroit marché sans délai sur Trente, et se seroit réunie aux deux autres ; alors cette petite armée menaçant de prendre en flanc et à revers la ligne de l'Adige, auroit forcé l'ennemi à abandonner cette ligne de défense, une des meilleures qui existent en Europe. Véronne, abandonnée de l'armée, n'auroit pas fait une longue résistance ; et dès le commencement de la campagne l'objet le plus difficile étoit rempli.

L'ennemi avoit déployé devant moi, à la bataille de Pastringo, plus de 50,000 hommes ; les renforts des divisions de l'Helvétie et de la Valteline m'auroient mis au pair avec lui, et j'avois droit de compter sur des succès.

Aussitôt après la bataille du 6, j'expédiai un officier pour avoir des nouvelles du général Dessole, commandant la division de la Valteline. Je comptois tellement sur la réunion d'une division

de l'armée d'Helvétie, que je dressai sur-le-champ l'instruction pour les opérations futures de ces deux divisions. Tout-à-coup j'apprends que le général Dessole est livré à ses propres forces ; que seul il est obligé de forcer le passage de Sainte-Marie, et d'attaquer ensuite l'ennemi, posté à Glürentz avec 9,000 hommes. Glürentz est placé à la tête de la vallée qui conduit à Méran et à Trente.

J'apprends que l'armée d'Helvétie, après avoir forcé le Luciansteig et s'être emparée du pays des Grisons, se jette presque toute entière à gauche ; le général Lecourbe marcha même jusqu'à Nauder, près de Funstermuntz, dans la vallée de l'Inn.

Le général Dessole, après avoir forcé le passage de Ste.-Marie, se trouva en présence des ennemis près de Glürentz; la retraite eût été pour lui plus dangereuse que l'attaque : il ne balança pas

de marcher à un ennemi supérieur et avantageusement posté. Le 5 germinal, il fond sur lui, tue plus de 1,200 hommes, lui fait plus de 4,000 prisonniers, et s'empare de tout son canon; mais la division du général Lecourbe ne s'étant pas réunie à la sienne, il se trouve trop foible pour percer le Tyrol par son centre, et pour s'avancer sur Trente : il reste en stagnation, et prend poste au-dessus de Glürentz.

Dès-lors bien loin que l'armée d'Helvétie m'ait procuré le secours qui étoit ordonné, une division même de l'armée d'Italie reste paralysée et ne peut m'être d'aucune utilité.

C'est à cette circonstance fatale, qu'il faut attribuer la position difficile où s'est trouvée par la suite l'armée d'Italie. Il n'y a pas de doute que, si une division de l'Helvétie réunie à celle de la Valteline, eût marché sur Trente, après l'occupation du pays des Grisons,

l'ennemi ne se fût trouvé dans une position qui l'auroit obligé d'abandonner la défense de l'Adige.

En dernière analyse, il est évidemment démontré que j'ai dû ouvrir et continuer la campagne avec 21,000 hommes de moins que ne portoit le plan de campagne arrêté; puisque, d'une part, la division de l'armée d'Helvétie ne put me seconder; que celle de la Valletine, faisant véritablement partie de l'armée d'Italie, resta paralysée près de Glurentz; et qu'enfin je fus obligé de détacher de l'armée active, 7000 hommes pour occuper la Toscane, même avant l'ouverture de la campagne. C'est à ces causes qu'il faut attribuer les revers de l'armée d'Italie, il ne faut pas les chercher ailleurs.

Dès que je sus que l'armée du Danube s'étoit repliée sur le Rhin, je prévis que l'armée d'Italie ne pourroit plus se conformer au plan de campagne con-

venu, parce que seule, elle ne pouvoit se garantir de l'armée autrichienne du Tyrol sur son flanc gauche, et de l'armée de Véronne sur son front.

J'étois d'ailleurs instruit d'une manière certaine, qu'aussitôt après la bataille du 6, le Prince Charles avoit ordonné aux Russes de se réunir à l'armée autrichienne dans le Véronais; plusieurs corps y arrivoient même en poste : au surplus, cette marche des Russes étoit une suite nécessaire de ce qui se passoit sur le Rhin. L'armée du Danube s'étant repliée, celle de l'Helvétie se concentrant dans ses positions, dans le pays des Grisons et sur les bords du Rhin, depuis Schaffouze jusqu'à Bâle, et ne menaçant plus le Tyrol, il étoit évident que l'ennemi, libre de toute inquiétude sur le Danube et dans le Tyrol, détacheroit tout ce qu'il pourroit sur l'armée d'Italie.

Des hommes peu instruits ont pré-

tendu qu'après la bataille de Pastringo; je devois me servir des deux ponts que j'avois sur l'Adige, pour marcher de suite sur Véronne, attaquer cette place, et l'emporter d'assaut par un coup hardi. Ce raisonnement décèle une ignorance profonde de la guerre : peut-être le jour même de la bataille, eût-il été possible d'entrer pêle-mêle avec les fuyards dans Véronne; mais un évènement inattendu ne me laissa pas même cette perspective.

Des deux ponts que l'ennemi avoit à Polo, par lesquels il effectua sa retraite sur Véronne, l'un fut rompu par lui; l'avant-garde le poursuivit si vivement sur le second, qu'il n'eut pas le tems de le couper : mais à peine 400 hommes de cette avant-garde eurent-ils passé sur le seul pont qui restoit intact, qu'un gros bateau qui servoit de bac au-dessus se rompit, et entraîné par la rapidité du fleuve, vint briser deux bateaux du pont qui nous restoit. Il fallut plus

de 5 heures pour le rétablir ; le moment de suivre l'ennemi jusques dans Véronne étoit passé, car on ne prend pas d'assaut une ville fortifiée et défendue par 50,000 hommes, lorsque ceux-ci ont seulement le tems d'en fermer les portes.

Lorsqu'après la bataille du 6, je pressentis que je n'obtiendrois aucun renfort de l'armée d'Helvétie, et que la division de la Valteline, qui faisoit partie de l'armée d'Italie restoit paralysée sur le sommet des Alpes, à 25 lieues en arrière de mon flanc gauche, je tentai de faire passer l'armée toute entière dans les plaines du Véronais, en coupant à travers des montagnes, sur la croupe desquelles les châteaux de Véronne sont situés. Ce projet hardi, s'il avoit pu s'exécuter, n'étoit cependant pas sans inconvénient ; car il falloit abandonner Mantoue à ses propres forces, avec une foible garnison de 4,500 hommes, et laisser les plaines de la Cisalpine ouvertes aux armées autri-

chiennes : deux régimens de hussards pouvoient venir jusqu'à Milan, enlever les autorités cisalpines.

Malgré cela, si mon projet eût été exécutable, je l'aurois tenté, parce que je franchissois tout d'un coup la ligne de défense de l'Adige, et que j'aurois pu, avec toute l'armée réunie, livrer bataille aux ennemis dans les plaines même du Véronais, et sur des points où certainement il n'auroit jamais imaginé devoir être attaqué ; ce qui l'auroit probablement empêché de songer à une expédition dans la Cisalpine.

J'assemblai tous les Généraux pour leur faire part de mon projet; mais le chef de brigade du génie, Maubert, officier de mérite employé par Buonaparte, pendant toutes les campagnes d'Italie, et principalement à une reconnoissance exacte de ces mêmes montagnes qu'il falloit passer transversalement, déclara en présence de tous les Généraux que le

revers des montagnes opposé à l'Adige étoit tellement escarpé, qu'il ne pouvoit y passer ni cavalerie, ni artillerie, et qu'il falloit beaucoup de tems pour préparer des chemins à ces deux armes: il fallut donc renoncer alors à ce projet, hardi à la vérité, mais qui pouvoit avec de l'audace avoir des résultats bien avantageux. Il eût été très-dangereux de passer les montagnes avec 33 ou 34,000 hommes d'infanterie, et de combattre dans les plaines de Véronne, sans cavalerie et sans artillerie, un ennemi beaucoup plus nombreux et pourvu de l'un et de l'autre de ces armes. Et si cette infanterie avoit été battue, quelle eût été sa retraite? que devenoit l'Italie? On peut quelquefois tenter un pareil coup avec un corps de 2 à 3,000 hommes, pour surprendre et enlever un poste à l'ennemi; mais malheur au général qui l'essaieroit avec une armée.

L'impossibilité bien constatée de faire passer transversalement l'armée par

les montagnes dans le Veronais ; l'impossibilité également bien reconnue de diriger sur le flanc droit de l'ennemi une partie des forces de l'armée d'Italie réunie aux divisions de l'Helvétie et de la Valteline, me déterminèrent à essayer de passer l'Adige au-dessous de Véronne ou de Legnago : cinq divisions eurent ordre de se porter à droite, un équipage de pont fut envoyé à Castelara.

Pendant que cette marche s'exécutoit, le général Serrurier eut ordre de masquer ce mouvement avec une partie de sa division; quelques bataillons restèrent à la garde des ponts de Polo, le reste passa l'Adige et se dirigea sur Véronne. L'ordre positif étoit de ne point se compromettre. Le général Serrurier passa l'Adige le 10, de grand matin; il s'avança, en descendant ce fleuve, jusque vis-à-vis de Bussolengo; l'ennemi tenoit quelques troupes sur le revers des montagnes auxquelles ce village est adossé; nos troupes les attaquèrent avec

impétuosité, elles les culbutèrent : leur ardeur fut telle, qu'elles s'abandonnèrent, malgré les ordres du Général, à une poursuite tumultueuse et sans ordre. L'ennemi fuyant à toutes jambes, fut recueilli par un gros corps de troupes qui sortit de Véronne ; la supériorité triple de l'ennemi, lui donnant de l'audace, il fit reculer à son tour l'infanterie qui l'avoit poursuivi en désordre ; il la ramena très-vîte jusqu'au village de Bussolengo, et lui auroit fait un mauvais parti, sans les charges vigoureuses du septième de dragons et de la cavalerie piémontaise, qui se couvrirent de gloire. L'infanterie se rallia et se replia avec calme au-delà de ses ponts, emmenant même des prisonniers ; le général Serrurier, après avoir repassé le fleuve avec tout son monde, fit couler bas les ponts, conformément aux ordres qu'il avoit reçus, puisqu'ils nous étoient inutiles, et que nous manquions de transports pour les mettre en sûreté.

L'armée arriva, le 10 au soir, dans sa nouvelle position. Le centre de l'armée étoit vis-à-vis d'Albaredo ; trois divisions faisoient face à l'Adige, une quatrième étoit en réserve sur la droite ; deux divisions, aux ordres du général Moreau, étoient en équerre sur mon flanc gauche, occupoient le village de Butta-Preda, et les sources du Tartaro, et veilloient sur tout ce qui sortoit de Véronne.

En occupant cette position, j'avois deux projets, le premier étoit d'essayer de forcer le passage du fleuve au-dessous de Véronne ou de Legnago ; dans ce dernier cas, mon pont de bateaux pouvoit filer par le Tartaro, jusques vers Carpi. Si ce projet ne pouvoit avoir lieu, j'étois en mesure de me porter avec toute l'armée, à gauche ou à droite, sur les troupes qui sortiroient de Véronne ou de Legnago. Mon quartier - général fut placé à Isola della Scala, au centre de l'armée.

Dans un pays tel que l'Italie, ce qui peut arriver de plus heureux à un Général, est d'être servi par de bons espions; parce que ce pays étant extrêmement couvert d'arbres et entrecoupé de canaux, il est presqu'impossible de connoître la véritable position de l'ennemi. Malgré mes promesses, l'argent même que je distribuai, il m'a toujours été impossible de me procurer des émissaires capables et intelligens (c'est un établissement qui doit-être préparé de longue main). L'ennemi, au contraire, ayant tout le pays à sa dévotion, connoissoit ma position dès que je l'avois prise.

L'ennemi ayant reçu des renforts de ses derrières, vint, le 14 germinal, dans l'après-midi, faire une reconnoissance en force sur les divisions commandées par le général Moreau; il fut repoussé. Ce Général me manda, dans la nuit du 14 au 15, que, d'après cette

reconnoissance, il supposoit à l'ennemi le dessein de l'attaquer très-prochainement : il me demandoit des ordres pour recevoir la bataille dans sa position, ou pour aller au-devant de lui. Je répondis, à deux heures du matin, que j'allois donner ordre à la division Victor de se mettre en ligne parallèle avec lui, et aux trois autres divisions de se rendre à marches forcées pour doubler les trois de gauche.

Il n'y avoit en effet pas un moment à perdre, quoique la distance de ma droite à ma gauche ne fût que de six lieues; les pluies continuelles avoient tellement gâté les chemins du Mantouan, déja très-mauvais, qu'il étoit à craindre que l'ennemi ne formât son attaque sur ma gauche, avant l'arrivée des trois divisions de droite.

Je ne me trompois pas sur le dessein des ennemis. La journée du 15 fut employée par eux aux préparatifs d'une

attaque générale: de mon côté, j'ordonnai aux divisions Grenier et Delmas, de faire des marches forcées pour se réunir au reste de l'armée. Cet ordre fut donné dans la nuit du 14 au 15, et les Généraux la reçurent avant le jour.

Cette marche me mène à une réflexion qu'il est très-important de faire; c'est que je ne trouvai pas à l'armée une seule carte du Mantouan; cependant, depuis l'an 4, nos armées avoient occupé ce pays; il n'en avoit été levé aucune, il ne s'étoit fait aucune reconnoissance, pas même des chemins; en sorte, qu'obligé de me confier à des cartes anciennes, plus ou moins inexactes, j'étois forcé de désigner au hasard les chemins qu'avoit à parcourir l'armée. La division Delmas éprouva cet inconvénient dans sa marche: le chemin qui devoit la conduire à Butta-Preda, se trouva impraticable; elle fut

obligée à un très-grand détour, qui ne lui permit d'arriver sur le champ de bataille, que fort tard dans la journée du 16, malgré une marche de quinze heures, par un tems horrible et des chemins détestables.

Après avoir donné mes ordres, je me rendis de bonne heure, le 15, au quartier du général Moreau à Settimo : j'y rassemblois tous les Généraux, à l'exception des généraux Grenier et Delmas, qui ayant une longue marche à faire, ne purent se trouver au rendez-vous. Là il fut convenu, d'un commun accord, que l'armée étant toute rassemblée, il falloit marcher à l'ennemi et ne pas l'attendre.

J'observerai ici en passant, qu'à l'armée d'Italie, il y a moins d'inconvéniens pour un Général en chef peut-être qu'ailleurs de rassembler les Généraux pour leur proposer des expéditions difficiles ; les avis tendent toujours aux

partis les plus vigoureux, c'étoit le cas. Il étoit bon que l'armée sût (*et je ne le cachois pas aux Généraux*) quelle ne devoit attendre de quelques tems aucuns secours des armées d'Helvétie et du Danube ; qu'elle devoit se suffire à elle-même. Il étoit pour cela nécessaire que les Généraux connoissant leur situation, concourussent par leur assentiment à une opération qui seroit probablement longue et sanglante, et que tous bien pénétrés de leur position, ils sussent mesurer leurs efforts en conséquence.

Les émissaires rapportoient généralement que l'ennemi avoit fait sortir beaucoup de troupes de Véronne dans les journées du 14 et du 15, qu'il avoit placées à Sonna et Somma Campagna ; qu'il avoit en outre un corps de 7 à 8,000 hommes à Villa-Franca, sur le flanc gauche du général Moreau. Le plan d'attaque fut celui-ci :

Les divisions Victor et Grenier réunies, eurent ordre de marcher sur Saint-Giaccomo et de tenir en bride les troupes qui voudroient sortir de Véronne. La division Delmas devoit remplacer à Butta - Preda, la division de Montrichard, se porter ensuite à Dossobono pour soutenir les divisions Victor et Grenier, ou seconder au besoin l'attaque du général Moreau : cette division devoit être conséquemment une espèce de réserve ; Le général Moreau avec les divisions Hatry et Montrichard étoit chargé d'attaquer l'ennemi qu'on avoit annoncé campé à Sonna et Somma-Campagna ; tandis que le général Serrurier placé à la gauche de l'armée, et sous les ordres du Général Moreau, attaqueroit les troupes ennemies postées à Villa-Franca.

Le concert le plus unanime régna parmi les Généraux commandant les divisions par rapport à ces dispositions. L'attaque devoit commencer à 6 heures

du matin ; mais les mauvais chemins ayant retardé la marche des divisions Grenier et Delmas, le moment de l'attaque fut prorogé successivement jusqu'à 11 heures : c'étoit sans doute déja un mal, mais il n'y avoit pas de remède.

L'ennemi, de son côté, se préparoit à nous attaquer. Le général Grenier ayant fait dans la matinée du 16 sa jonction avec le général Victor, les deux divisions se mirent en mouvement vers les 10 heures ; la tête de la division Delmas ne put arriver que vers midi, à la hauteur du village de Butta-Preda. L'attaque commença par les divisions Victor et Grenier ; elles poussèrent vigoureusement l'ennemi jusque au-delà du village de Saint-Jean, dont la division Grenier s'empara : pendant que cette attaque s'exécutoit à droite, l'ennemi ayant lui-même conçu le dessein de nous attaquer, se portoit en force sur le camp qu'occupoit le matin du 16 le

général Moreau ; ce général en étoit déja sorti pour se porter en avant : l'ennemi vint attaquer ses derrières et le front de la division Delmas, qui arrivoit à la tête du village de Butta-Preda. Le général Moreau, sans s'étonner de la rencontre de l'ennemi, fait faire un à droite à ses troupes, laisse à gauche Sonna et Somma-Campagna, et force l'ennemi à reprendre le chemin de Véronne. Le général Serrurier attaquoit pendant ce tems Villa-Franca, et finit par l'emporter, en faisant des prisonniers.

Les premiers bataillons de la division Delmas, arrivés sur leur terrein, étoient cependant attaqués vigoureusement de front, et débordés par leur flanc droit; les forces supérieures que cette division avoit devant elle, l'empêchèrent de déboucher en avant de sa position; mais quoiqu'elle ne pût réunir la totalité des corps qui la composoient, que vers les deux heures de l'après-midi, elle ma-

nœuvra toujours avec tant de courage et de sang-froid, qu'elle repoussa toutes les attaques de l'ennemi ; plusieurs charges vigoureuses qu'elle fit sur son front, lui valurent plus de 1,200 prisonniers et cinq pièces de canon.

Le combat duroit depuis quatre heures sans relâche. L'ennemi repoussé par les quatre divisions de gauche, se maintenoit vis-à-vis des divisions Victor et Grenier : il fit sortir alors de Véronne des troupes fraîches, et réattaqua avec fureur les divisions Victor et Grenier. Ces divisions, après un combat long, sanglant et opiniâtre, accablées par une supériorité trop grande, furent obligées de se replier sur Isola della Scala.

Le feu de l'ennemi prolongé en arrière de la droite de la division Delmas, m'annonçoit bien que ces deux divisions battoient en retraite ; mais n'ayant pas de troupes disponibles pour les secourir, puisque je ne pouvois sans un danger imminent dégarnir la division Delmas,

celle-ci se déploya en arrière à droite pour protéger cette retraite.

L'ennemi, contenu par cette division, poursuivoit mollement. Il étoit plus de six heures du soir lorsque ce mouvement s'exécuta ; ce fut à cette heure seulement, que je pus avoir des nouvelles du général Moreau ; trois officiers que j'avois successivement envoyés, furent tués ou ne purent passer : le chef de l'état-major parvint cependant jusqu'à lui, et revint vers le soir m'apprendre que ce Général s'étoit porté jusques près de Véronne, toujours poussant l'ennemi.

La retraite des deux divisions ne me laissa alors d'autre parti à prendre que d'envoyer l'ordre au général Moreau, de se replier pendant la nuit à Vigasio, village situé à une lieue à la gauche de Settimo, et d'y rassembler les trois divisions.

Le général Moreau effectua cet ordre sans que l'ennemi le poursuivît. Je me rendis à la pointe du jour à Isola della

Scala ; j'y trouvai la division Delmas en bataille, protégeant la marche rétrograde des divisions Victor et Grenier sur *Duicastelli*, et *Castiglione-Mantuano*.

Des hommes pour qui l'envie de critiquer les opérations des Généraux est un besoin, ont prétendu que le général Moreau n'étoit pas d'avis de quitter sa position devant Véronne. Ce dire est faux et atroce ; il supposeroit au général Moreau peu de connoissances militaires; et cet officier étoit trop bon Général pour croire que deux divisions isolées eussent pu se soutenir le lendemain d'une affaire à une lieue de Véronne contre 50,000 autrichiens, qui n'auroient pas manqué de l'envelopper à la pointe du jour s'il avoit conservé sa position. Le général Moreau dit simplement le soir, lorsqu'il me rejoignit à Vigasio, que s'il eût connu l'état des choses, il auroit préféré ne se replier que le lendemain à la pointe du jour.

Le 18, je fis prendre à l'armée une position plus concentrée. Deux divisions passèrent le Mincio ; les quatre autres appuyèrent la droite à St.-Georges, et leur gauche à la source de la Molinella ; le front étoit couvert par ce canal.

Les différentes batailles ou combats avoient coûté à l'armée française, 3,500 hommes tués ou pris, et près de 5,000 blessés, qui furent évacués sur les derrières de l'armée. L'ennemi avoit perdu presque le double, de l'aveu même des prisonniers ; car dans cette dernière affaire, vraiment extraordinaire, les divisions repoussées avoient fait près de 900 prisonniers ; leur champ de bataille étoit jonché d'autrichiens.. Les autres divisions ramassèrent environ 2,000 prisonniers, et avoient pris du canon.

Cette bataille fournit matière à bien des réflexions qu'il est important de développer, tant pour l'intelligence des faits que pour répondre à des objections spécieuses que je sais avoir été faites

dans le tems par des hommes très-peu capables de juger les opérations des Généraux.

On a dit d'abord, qu'il n'y avoit pas nécessité de donner bataille. Certes, quand je ne l'aurois pas voulu, l'ennemi m'y auroit bien forcé, puisqu'il marchoit sur moi pour m'attaquer en même-tems que je marchois sur lui. Pour éviter le combat, il eût fallu se replier sur Mantoue ou sur Peschiera. Or, cette attitude convenoit-elle à une armée qui, dix jours auparavant, avoit battu l'ennemi ? Convenoit-elle aux instructions du Gouvernement, qui voulant prévenir l'arrivée des Russes, ordonnoit à son Général de combattre l'ennemi avant qu'il n'eût reçu des renforts ? Ne valoit-il pas mieux enfin donner bataille à l'ennemi que de la recevoir ? Si je n'avois pas ordonné la marche forcée des quatre divisions de droite, l'armée étoit infailliblement perdue; le général Moreau n'eût jamais

pu conserver sa position contre 50,000 hommes ; ses deux divisions battues, entraînoient nécessairement la défaite ou au moins la retraite des quatre autres. Si donc la bataille étoit indispensable, je le répète, il valoit mieux la donner que la recevoir.

Si ce sont les dispositions pour l'attaque que l'on veut critiquer, je répondrai qu'elles furent le résultat d'un concours unanime d'opinions d'hommes accoutumés à vaincre, d'hommes qui, sans s'aveugler sur le péril, étoient cependant convaincus que ces dispositions étoient les seules qui dussent mener à la victoire.

Mais quelles sont les causes, dira-t-on, qui ont arraché la victoire des mains d'une armée qui, ayant un bon plan d'attaque, étoit composée d'officiers-généraux habiles et de bonnes troupes ? Censeurs amers ! allez dans les camps, étudiez les causes des revers et des succès, avant de prononcer sur

les hommes à qui le fardeau du commandement des armées est confié : vous apprendrez que lorsqu'un Général a fait de bonnes dispositions, l'exécution en reste presque toute entière entre les mains de ses Généraux ; que dans un pays où l'on est forcé de combattre par gros détachemens éloignés de plusieurs lieues les uns des autres, où l'on ne peut voir à cent pas de soi, il est bien impossible qu'un Général puisse être par-tout : vous saurez que le hasard entrant pour beaucoup dans le sort des combats, il suffit quelquefois d'un seul corps qui plie pour occasionner la perte d'une bataille. Et quel est le Général qui ose répondre d'un succès certain un jour d'affaire, dans l'hypothèse même d'une grande supériorité ? Or, le Général de l'armée d'Italie se trouvoit-il dans cette hypothèse ?

Eh bien ! je le dis sans crainte d'être contredit par aucun soldat de l'armée d'Italie : Le non-succès de cette bataille

doit être seulement attribué à la supériorité de l'ennemi, sur-tout à ma droite; il est encore dû à l'impossibilité où s'est trouvée l'armée par la difficulté des marches, de pouvoir tomber sur l'ennemi dès le matin, comme mon ordre le portoit. Si la division Delmas avoit pu occuper la position de Butta-Preda à six heures du matin, elle se portoit à Dossobono, elle secondoit vigoureusement les divisions des généraux Grenier et Victor; le général Moreau eût rencontré l'ennemi à une lieue de Véronne, au lieu d'être attaqué dans son camp; cinq divisions presque réunies attaquoient les ennemis de front et en flanc, et j'ose croire alors que le succès de cette journée eût été bien différent.

Je me dois à moi-même à présent de parler de la conduite que je tins dans cette affaire, non pour répondre à des inculpations que je méprise (mes preuves étoient faites avant cette campagne), mais pour donner une explication fran-

che et nette des devoirs d'un Général en chef un jour d'affaire.

J'avois donné l'ordre aux Généraux commandant les divisions, de m'informer toutes les heures, et plus souvent s'il étoit nécessaire, de ce qui se passoit à leurs attaques respectives. La division Delmas étant, comme je l'ai dit plus haut, une espèce de réserve, je désignois cette division aux Généraux pour mon poste ; elle étoit le centre des attaques : de là je pouvois, d'après les circonstances, donner des ordres et recevoir les rapports : un autre motif m'y déterminoit encore ; le général Delmas, blessé à l'affaire du 6, avoit fait une chute violente dans la marche du 15, la fièvre le tourmentoit ; il voulut cependant commander la division pendant l'affaire. Il ne restoit à cette division qu'un seul Général de cavalerie, qui y fut blessé dès le commencement (*), et un adjudant-général faisant les fonc-

* Le général Beaumont.

tions de général de brigade (*) : j'y serois donc resté pour le suppléer, quand même mon instruction aux Généraux ne leur auroit point indiqué ce point central pour me faire leurs rapports et recevoir mes ordres. Je me tins au milieu de la division Delmas pendant toute l'action; je fus pendant deux heures, ainsi que mon état-major, le point de mire de l'artillerie ennemie; plusieurs hommes furent tués à mes côtés: je fus témoin des manœuvres brillantes et du sang-froid de cette brave division, qui repoussa constamment les attaques de l'ennemi, quoique les soldats n'eussent pris aucune nourriture et marchassent depuis quinze heures. Une seule fois un simple chasseur d'ordonnance me demanda verbalement du renfort pour la droite; dans ce moment même l'ennemi faisoit une charge vigoureuse et débordoit le flanc droit de la division;

* L'adjudant-général Granjean, fait général de brigade sur le champ de bataille, du 6.

je fis diriger sur lui le feu de l'artillerie, qui le fit plier : j'ordonnai au chasseur de retourner à son Général, de lui dire de m'envoyer un mot d'écrit sur sa situation, et de tenir bon jusqu'à ce que le général Moreau vînt à son secours. J'avois envoyé à ce Général, par trois officiers, l'ordre de se rabattre sur sa droite, de prendre à revers les ennemis qui pressoient les divisions Victor et Grenier; enfin, que si, contre mon attente, il ne pouvoit se soutenir, il se repliât sur Isola della Scala.

Le devoir d'un Général en chef n'est pas de marcher à la tête des tirailleurs: sans doute il peut et doit se mettre à la tête des troupes dans les cas extrêmes, et lorsqu'elles doivent faire un dernier effort qui décide d'une bataille ; mais ce n'étoit point à la division où je me trouvois que cette mesure étoit nécessaire ; chaque charge de l'ennemi étoit vigoureusement repoussée. Un Général en chef veille sur le tout ; il dirige les

secours et envoie des renforts ; il fait soutenir les portions affoiblies par des troupes fraîches ; il est le régulateur universel de l'action, et non l'exécuteur de telle et telle manœuvre : ce n'est pas en combattant de la main qu'il remplit sa charge ; il seroit même répréhensible de le faire sans nécessité. En voilà assez, même trop, sur un pareil sujet.

Il est tems de faire connoître une cabale ourdie de longue main, encore plus contre le Gouvernement français, que contre le Général en chef de l'armée d'Italie. Dès mon arrivée à Milan, on fit circuler les bruits les plus absurdes sur l'objet de ma mission ; le parti ennemi du Gouvernement français et cisalpin, avoit répandu sourdement que le Directoire français vouloit acheter la paix de l'Empereur, par l'abandon de la Cisalpine : moi, Général, je devois être l'exécuteur de cet attentat liberticide. L'ambassadeur français à Milan,

eut lui-même connoissance de ces rumeurs infâmes, et il en écrivit au Directoire.

Les succès de la journée du 6 furent transformés par eux dans une défaite ; et malgré près de 5,000 prisonniers qui traversèrent Milan, et qui attestoient le gain de la bataille, l'armée, selon eux, avoit essuyé un échec. Ce fut bien autre chose après l'affaire du 16; la retraite des deux divisions fut imputée au Général en chef; on grossit, comme de raison, nos pertes, et l'armée étoit, disoit-on, détruite. Ces bruits circuloient dans l'armée; des émissaires parcouroient les rangs, et on insinuoit au soldat que s'il eût eu un autre Général, il auroit vaincu. La sévérité des ordres que j'avois donnés pour réprimer les brigandages affreux auxquels s'étoient livrés quelques individus, avoit indisposé ces hommes qui persuadoient au soldat que je le menois inutilement au combat, et qu'ils étoient les victimes

d'un arrangement fait à l'avance.

Je m'assurai moi-même en secret de ces dispositions d'une partie des soldats, et de la défiance qu'on leur avoit inspirée sur mon compte; je le dis au général Moreau. Il venoit de recevoir l'ordre de se rendre à Paris pour une mission particulière; je l'invitai à rester à une armée où la majeure partie des soldats avoit servi sous lui à l'armée du Rhin: je ne lui cachai pas que, d'après les dispositions où je voyois une partie des troupes, je demandois au Directoire mon rappel; car dès l'instant où je fus assuré qu'une partie de l'armée n'avoit pas de confiance dans son Général, je jugeai que je ne pouvois plus être utile. Les chagrins d'ailleurs et les fatigues de la guerre, m'avoient si fort affoibli, et avoient tellement aggravé une ancienne incommodité, qu'à peine pouvois-je tenir deux ou trois heures à cheval; ce qui ne pouvoit s'accorder dans ces circonstances avec l'activité nécessaire à un Général

en chef. Je priai instamment le Directoire de donner ce commandement à un autre Général qui eût la confiance de l'armée; je ne lui cachai point ce que les soldats pensoient du général Moreau: il s'étoit distingué dans les deux affaires et pouvoit rendre de grands services.

Telle est la conduite que je tins dès que je m'aperçus que la confiance d'une partie de l'armée m'avoit été ôtée. Quelqu'injustes que fussent ces dispositions d'une portion des troupes à mon égard, il m'étoit démontré que je ne pouvois plus compter sur des efforts de leur part, dans des circonstances difficiles ; des lettres anonymes me l'annonçoient chaque jour. Eh bien ! je le demande à tout homme impartial, cette conduite étoit-elle d'un homme jaloux d'un commandement, d'un homme qui trahissoit les intérêts des deux Républiques, d'un homme enfin qui préféroit sa propre satisfaction à la gloire de son pays? Je fis, j'ose le dire, dans cette circonstance

difficile, tous les sacrifices qui dépendoient de moi ; je dus m'oublier, faire entière abnégation de moi-même pour ne songer qu'à la chose publique.

Je passe à la suite des évènemens qui eurent lieu jusqu'au mois de floréal. Après la bataille du 16, il falloit songer à donner à Mantoue une garnison convenable ; les circonstances pouvoient m'obliger à un mouvement en avant ou en arrière ; Mantoue, dans les deux cas, se trouvoit abandonné à ses propres forces ; il falloit donc mettre ce boulevard de l'Italie en état de faire une longue résistance. J'y fis entrer 6,600 hommes, qui, joints à ce qui y étoit déja, formèrent une garnison respectable, approvisionnée pour plus d'un an en munitions de guerre et de bouche.

Après avoir complété la garnison de Mantoue, je réduisis à trois le nombre des divisions actives avec une avant-garde. Chaque division avoit dix bataillons d'infanterie, et la valeur de trois

régimens de cavalerie; l'avant-garde étoit composée de 5 bataillons et de 2 régimens de cavalerie; l'armée resta forte alors de 28,000 hommes présens sous les armes, avec 60 pièces d'artillerie; elle tint la position du Mincio jusqu'au soir du 20 floréal. A cette époque, j'appris qu'une portion de l'armée ennemie du Tyrol, descendue par la Roccadanfo, se dirigeoit sur Brescia en arrière de mon flanc gauche; la ligne du Mincio n'est point tenable, on la traverse à gué par tout, et l'ennemi occupant les hauteurs de Valleggio, faisoit sous mes yeux de grands préparatifs, pour passer cette rivière. J'ordonnai à l'armée de venir prendre position derrière l'Oglio, et je fis arriver à marche forcée des troupes pour garnir les ponts de l'Adda, et empêcher les partis ennemis d'enlever à Milan les deux Conseils et le Directoire cisalpin.

Dans le même tems, l'ennemi ayant fait filer des troupes sur le bas Pô,

passoit ce fleuve au-dessous de Ferrare, et faisoit insurger les habitans des deux rives du Pô : je tirai trois bataillons de guerre et deux escadrons du Piémont ; j'y joignis un régiment de hussards, et j'y envoyai le général Montrichard avec ordre d'appaiser les troubles et d'en chasser l'ennemi. Le 21 floréal, j'appris que le général Dessoles, toujours réduit à ses propres forces, avoit été attaqué par un ennemi de beaucoup supérieur, avoit été obligé d'abandonner sa position près de Glüventz, et s'étoit replié sur Bormio, dans la Valteline, en passant par Puschiava.

Ce fut à quelques jours de là que j'obtins la permission d'attirer à l'armée d'Italie celle de Naples. Déja j'avois donné l'ordre le 18 germinal, au général Macdonald de rassembler son armée, de laisser des garnisons dans les places, et de se tenir prêt à partir au premier ordre que je lui enverrois, pour se porter en Toscane; je lui mandois, que si le

Directoire ne consentoit pas à cette mesure, que tout le monde jugeoit cependant indispensable au salut de l'armée d'Italie, j'aurois le tems de contre-mander l'arrivée de ses troupes dans la Toscane. Depuis je lui envoyai trois couriers successifs pour hâter sa marche : je ne vis plus dès-lors que le moment où cette réunion pourroit s'efféctuer ; je cherchai à gagner du tems, à disputer le terrein, à prendre des positions en avant et en arrière de l'Oglio.

Je me refusai constamment à l'idée de livrer une troisième bataille à l'ennemi, avant la réunion des deux armées. Les pressantes sollicitations de quelques personnes qui ne voyoient, qui ne rêvoient que succès pour l'armée d'Italie ; celles de quelques autres qui eussent peut-être été fort aises d'une défaite bien prononcée, n'ébranlèrent pas ma résolution ; je m'en tins constamment à un systême défensif ordonné d'ailleurs par le Gouvernement ; systême qui m'auroit fait gagner l'époque où l'armée de Naples

pourroit se réunir à celle d'Italie.

Au surplus, pour juger si j'adoptai le parti le plus convenable aux circonstances, il faut se retracer ma position comparativement à celle de l'ennemi.

L'arrivée des Russes et d'une partie de l'armée ennemie du Tyrol, avoit renforcé l'armée autrichienne de plus de 30,000 hommes; il étoit indubitable que si j'avois voulu l'attaquer, j'aurois eu à combattre plus de 60,000 hommes, sans y comprendre les troupes qu'elle avoit laissées près de Mantoue et de Peschiera. Que de chances alors contre la probabilité d'un succès, puisqu'il auroit fallu combattre 60,000 hommes avec 28,000! Et si j'avois perdu une bataille en avant ou en arrière de l'Oglio, l'armée française couroit les risques d'être détruite; sa retraite eût été très-difficile, pour ne pas dire impossible, entre deux rivières; et si l'armée d'Italie eût essuyé ce revers, que seroit devenu par contre-coup l'armée de Naples?

Je conserverai toute ma vie le sentiment de satisfaction que j'éprouve, de n'avoir pas risqué le sort d'une bataille dans les circonstances où je me trouvois. Les avantages que je pouvois retirer d'une bataille gagnée entre l'Oglio et le Mincio, auroient tout simplement ramené l'ennemi au-delà de cette dernière rivière, et la perte d'une bataille auroit détruit deux armées, et livré toute l'Italie à nos ennemis.

Le premier floréal, l'armée étoit encore toute entière postée en avant de l'Oglio; elle tenoit les positions de Palazolo, de Chiari et de Calcio. L'ennemi s'avançant en force sur Brescia, j'ordonnai à l'armée de mettre cette rivière devant elle : cette marche très-courte s'exécuta sans perte, l'armée prit position en arrière de l'Oglio, la gauche au lac d'Iseo, le centre à Calcio, la droite à Soncino; l'avant-garde se prolongeoit jusques vis-à-vis de Pontevico. Après le passage des troupes, je fis

rompre les ponts sur cette rivière, dont la défense ne vaut pas mieux que celle du Mincio ; mais cette position me donnoit au moins deux jours de répit.

Le 3 floréal, l'armée autrichienne se porta en force sur l'Oglio. Pendant qu'un corps de troupes assez considérable marchoit sur Crémone, les Russes, mêlés avec les Autrichiens, se portèrent sur la partie du village de Pallazolo, située sur la rive gauche : on se canonna, pendant deux heures, l'ennemi fut forcé d'abandonner ce village. J'appris, dans la soirée, que les paysans des bords de l'Oglio favorisoient les Autrichiens et leur préparoient des moyens de passage vers la gauche du général Serrurier, qui alloit se trouver en l'air ; j'appris aussi que l'ennemi franchissant les montagnes du Bergamasque, menaçoit de prendre à revers cette division.

Je commandai alors la retraite sur l'Adda. La division Serrurier eut ordre de se replier par Bergame, sur le pont

de Lecco, dont elle devoit garder le pont retranché, et de là se prolonger jusques près de Vapprio : la division Grenier vint occuper le pont de Cassano, étendit sa gauche jusques vers la droite du général Serrurier, et porta sa droite jusques vis-à-vis de Rivalta ; là, elle se lioit avec la gauche de la division Victor, qui, occupant le pont de Lodi, s'étendoit jusque près de Pizzigithone, d'où l'avant-garde se prolongeoit jusqu'au Pô.

La division Victor et l'avant-garde ne furent point inquiétés dans leur marche; la division Grenier repoussa quelques troupes légères qui la suivoient: la division Serrurier eut à soutenir, près de Bergame, l'attaque de l'avant-garde russe, qui fut vigoureusement repoussée ; l'ennemi laissa 500 morts sur le champ de bataille, notre perte n'alla pas à 100 hommes.

J'avois préparé à l'avance, une instruction aux Généraux, pour la défense

de l'Adda. Les troupes, disposées comme je l'ai dit plus haut, pouvoient se soutenir mutuellement ; et dans moins de six heures de tems, 12 bataillons, 12 escadrons, et 2 compagnies d'artillerie légère, pouvoient être réunis sur le point où l'ennemi auroit tenté un passage ; et ce nombre de troupes étoit supérieur à celui que pouvoit mettre l'ennemi sur le bord opposé, dans cet espace de tems, si les rives du fleuve étoient surveillées comme le portoit mon instruction. J'indiquois les points de la rivière qu'il falloit principalement surveiller, et il étoit probable que, si l'on ne prenoit pas le change sur les véritables intentions de l'ennemi, la défense de cette rivière auroit pu se prolonger au - delà de 15 jours ; je dis 15 jours, par ce qu'à la longue, lorsqu'on n'a que 28,000 hommes pour défendre le passage d'une rivière, dont le cours est de plus de 60 milles, et qui, dans une certaine saison, laisse beaucoup de gués à dé-

couvert, il est probable qu'un ennemi supérieur en forces de plus de moitié, finit par percer : il ne reste plus alors au Général, chargé de la défense d'une telle rivière, que le parti de se replier sur des positions choisies à l'avance, ou de réunir toute son armée, et de marcher à l'ennemi pour le combattre à outrance.

Pour renforcer encore l'armée, je tirai de la division de la Valteline, la trente-neuvième demi-brigade, et j'invitai le général Massena à la remplacer par une autre demi-brigade. Le général Loison y amena la soixante-seizième; il battit l'ennemi, dès son arrivée, du côté de Monterolo; la trente-neuvième demi-brigade eut ordre de prendre poste à Como pour être disponible; je lui donnai ensuite l'ordre de venir renforcer la division Serrurier.

Le 4 floréal, au matin, j'envoyai mon instruction pour la défense de l'Adda, à tous les Généraux divisionnaires de l'armée.

Le 5, plusieurs lettres de Milan m'apprirent que le Directoire cisalpin, terrifié par la marche des ennemis, se préparoit à s'éloigner. Cet évènement eût paralysé toutes les ressources de l'armée, la solde étoit arriérée de plus de trois millions, les services étoient près à manquer de tout côté: il falloit des remèdes prompts à des maux que je prévoyois devoir nuire à l'armée, autant que la supériorité de l'ennemi. Je fis part au général Moreau, le 6 au matin, de la nécessité où j'étois d'aller à Milan pour tâcher de rassurer le Directoire et les deux Conseils, et prendre des mesures pour faire arriver des fonds devenus absolument indispensables.

Je dis au général Moreau, qu'obligé de m'éloigner pour quelques jours, je lui laisserois, pendant mon absence, le commandement de l'armée; il reconnut la nécessité de mon départ, et se chargea du commandement. Le jour même du 6, je fis mettre à l'ordre du

jour cette disposition; j'invitai le général Moreau à venir occuper de suite mon quartier-géneral d'Inzago, comme etant le point le plus central, d'où il pourroit donner ses ordres, et recevoir les rapports.

Le 7, je partis pour Milan. En arrivant dans cette ville, j'y trouvai un courier du Directoire qui consentoit à mon rappel, et donnoit le commandement en chef de l'armée au général Moreau; je lui expédiai à Inzago un officier, dans la nuit du 7 au 8, pour lui porter sa nomination : je lui donnai dans ma lettre un exposé de la situation de l'armée et des points où se trouvoient les différens corps détachés de l'armée.

J'expédiai deux couriers dans la journée du 8, l'un au général Macdonald, et le second au général Massena; j'exposai pour la troisième fois au général Macdonald la nécessité de hâter sa réunion à l'armée d'Italie, en lui apprenant la nomination du général Moreau; j'é-

crivis au général Massena pour lui faire part également de cette nomination ; je lui témoignai mes craintes sur la Valteline, et même la nécessité de diriger quelques troupes pour occuper le Saint-Gothard, afin de lier la communication de l'armée d'Italie avec celle de l'Helvétie par ce passage important, dans la supposition où l'armée seroit obligée de se replier sur le Tessin ; enfin, le Directoire m'ayant donné l'ordre de me rendre à Paris, je partis de Milan le 8 au soir avec l'ambassadeur français.

Telle étoit la situation de l'armée lorsque j'en quittai le commandement : 28,000 hommes, infanterie et cavalerie, étoient placés derrière l'Adda, non-compris une demi-brigade qui marchoit pour se réunir à la division Serrurier. L'armée, malgré deux batailles sanglantes et plusieurs combats qui avoient coûté à l'ennemi près de 16,000 hommes, tués, blessés ou pris, n'étoit diminuée que de 8,000 et quelques cents hommes,

dont 5,000 blessés que j'avois fait évacuer sur les derrières. A ce nombre il faut ajouter 6,600 hommes que je fis entrer dans Mantoue. Pendant 20 jours qui s'écoulèrent depuis la bataille du 16 jusqu'au 6 floréal, l'armée n'avoit cédé à la supériorité immense de l'ennemi, que les pays renfermés entre le Mincio et l'Adda ; ses différentes marches avoient été faites avec calme et dans le meilleur ordre; l'arrière-garde des divisions repoussa toujours celle de l'ennemi. Le restant des évènemens survenus à l'armée d'Italie, ne sont plus du ressort de ce mémoire, puisque je n'y ai eu aucune part.

Je finis ici le récit fidèle des évènemens qui se sont passés à l'armée d'Italie, pendant que j'en ai conservé le commandement. C'est au jugement impartial des généraux, des officiers et des soldats même, que j'en appelle, pour prononcer si j'ai rempli honorablement la mission qui m'étoit confiée.

S'il y a une ligne dans ce mémoire qui ne soit pas conforme à la plus stricte et à la plus exacte vérité, je consens à la perte d'une réputation que tant de libelles obscurs et anonymes, dictés par des ennemis cachés, ont voulu me ravir aux yeux de mes concitoyens.

De l'Imprimerie de DENTU, rue Honoré, vis-à-vis l'Eglise Saint-Roch, n.° 94.